

DICKASON, Olive P., *Le mythe du sauvage*. Québec, Le Septentrion, 1993. 454 p. 30 \$

Jean-François Moreau

Volume 48, numéro 2, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, J.-F. (1994). Compte rendu de [DICKASON, Olive P., *Le mythe du sauvage*. Québec, Le Septentrion, 1993. 454 p. 30 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(2), 249–252. <https://doi.org/10.7202/305330ar>

DICKASON, Olive P., *Le mythe du sauvage*. Québec, Le Septentrion, 1993. 454 p. 30\$

Neuf ans se sont écoulés entre la publication originale de l'ouvrage par l'Université de Calgary en 1984, sous le titre *The Myth of the Savage*, et celle de cette traduction en français, publiée sans remaniement en 1993. La version anglaise était elle-même fondée sur la thèse de doctorat soutenue en 1977 à l'Université d'Ottawa par O. P. Dickason. L'ouvrage fait d'ailleurs encore montre de l'érudition qui accompagne un tel exercice: les trois parties et la conclusion, qui forment le corps même de l'ouvrage, constituent les six dixièmes environ du total de 454 pages, laissant une large place à l'appareil critique formé, par ordre décroissant d'importance, de notes, de références bibliographiques, d'un index et d'un appendice.

Par ailleurs, le délai de seize ans — dont la responsabilité n'incombe pas à l'auteure, sauf peut-être pour avoir accepté que l'ouvrage soit traduit aussi tardivement sans le modifier substantiellement par rapport à l'original anglais — explique que le contexte conceptuel global ne paraît plus au goût et au contexte du jour. Ainsi, le traitement des données tirées des textes ethno-historiques repose sur la conception anthropologique privilégiée au cours du

troisième quart du XX^e siècle, celle du concept «holistique» de culture, une approche permettant une «objectivation» des sociétés humaines à travers la notion de relativisme culturel. Depuis ce temps, la critique colonialiste, l'écologisme et d'autres mouvements de contestation du système urbano-industriel et de sa tendance à l'essaimage universel, ont suscité l'émergence du concept d'«ethnicité». Ce concept privilégie non plus l'approche de l'observateur mais celle de ceux qui sont «observés»; les sociétés observées sont invitées à participer à l'exercice d'«appréhension» d'elle-même. La volonté de prise en charge d'elles-mêmes par les communautés autochtones constitue certainement un exemple de «recherche des ethnicités». À cet égard, il est intéressant de noter le contraste entre le ton de l'ouvrage *Le mythe du sauvage* et celui, plus engagé, du plus récent ouvrage de l'auteure sur l'histoire des premières nations du Canada (*Canada's First Nations. A History of Founding Peoples from the Earliest Times*, Toronto, McClelland & Stewart, 1992).

L'ouvrage s'inscrit clairement dans la veine de l'interrogation suscitée par l'anthropologie à l'enseigne du relativisme culturel, celle de la distorsion présente dans le discours d'un observateur dont l'appartenance culturelle (l'«ethnicité») n'est pas celle du groupe «sous observation». Si ce débat est engagé depuis les «belles» années du développement de la méthode de l'observation participante par Malinowski dans le premier quart de ce siècle, il s'est certainement renouvelé avec la redécouverte des documents ethnohistoriques et l'étagement double du «filtrage» de l'information: filtre de l'observateur, filtre du chercheur. S'ajoute l'intérêt que le filtre de l'observateur, lorsqu'il s'agit des auteurs des textes ethnohistoriques, est chargé d'objectifs tout à fait autres que celui de l'observation ethnographique consciencieuse. Ce type d'interrogation était déjà en gestation alors que la thèse de doctorat à la source de la version anglaise du *Mythe du sauvage* était en élaboration (premier chapitre de *Le sauvage* de D. B. Smith, Ottawa, Musée national de l'Homme et Mercure, coll. «Histoire», n° 6, 1974).

Les trois parties de l'ouvrage correspondent, pour l'essentiel, aux trois temps des «premiers contacts». Les quatre chapitres de la première partie rendent compte des images plutôt fantasmagoriques qui ont cours à la fin du Moyen Âge mais dont on ne perçoit pas toujours clairement si, à la Renaissance, elles constituent des croyances populaires encore bien implantées ou si elles deviennent images folkloriques. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces chapitres montre que le passage de l'une à l'autre perception se fait à l'intérieur du «paradigme» des besoins d'un modèle de l'Homme sauvage qui sert de miroir critique de la société européenne. En ce sens, ces chapitres préfigurent l'essai *Hommes effarables et bestes sauvages* de F.-M. Gagnon et D. Petel (Montréal, Boréal, 1986), publié deux ans après la version anglaise du *Mythe du sauvage*.

La seconde partie, la plus longue, regroupe six chapitres dont l'objet est de rendre compte des relations qui se tissent entre Amérindiens et Européens au fur et à mesure que ces derniers s'établissent dans le Nouveau Monde. Cette partie offre l'intérêt qu'au lieu d'adopter une approche plutôt événementielle, comme des ouvrages l'avaient souvent fait jusque-là (B. G.

Hoffman, *Cabot to Cartier. Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America 1497-1550*, Toronto, University of Toronto Press, 1961; M. Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, tome 1: *Les vaines tentatives 1524-1603*, tome 2: *Le comptoir 1604-1627*, Montréal, Fides, 1963, 1966), *Le mythe du sauvage* décrit ces premières relations en insistant sur les contextes culturels au sein desquels se déroulent ces événements. Ainsi le lecteur est-il invité à s'initier au Nouveau Monde à travers la géographie amérindienne qui prévalait au moment des premiers «contacts». En contrepartie, le chapitre suivant dresse un tableau du contexte sociopolitique des protagonistes européens, en particulier celui des besoins d'expansion territoriale des nations européennes. Ce chapitre rend déjà compte, dans ses grandes lignes, du plus long des chapitres, «Problématique de l'échange inégal», d'une publication postérieure d'un an par rapport à la publication originale anglaise du *Mythe du sauvage* (D. Delâge, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664*, Montréal, Boréal Express, 1985). Alors que le chapitre suivant (VII) traite des difficultés d'adaptation des Européens aux conditions nouvelles, étranges même, que présente le Nouveau Monde, les chapitres suivants montrent la «mécompréhension» réciproque entre Amérindiens et Français quels que soient les lieux d'implantation de ces derniers (Saint-Laurent, Brésil, Floride). Alors que jusqu'ici, les termes de l'incompréhension interculturelle ont été examinés au sein des limites géographiques du Nouveau Monde, le mouvement inverse d'Amérindiens en Europe ne constitue, en paraphrasant l'auteure (p. 248), que des échecs du point de vue du développement de la compréhension et de la sympathie entre deux mondes.

La troisième partie, la plus courte, examine de façon succincte l'influence des commerçants et des missionnaires dans le cadre plus restreint de la colonisation française de la Nouvelle-France. Cet examen préfigure les deux thèses développées au cours des années qui ont immédiatement suivi la publication de la version anglaise de l'ouvrage: certains (par exemple, B. G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1985) estiment que la circulation des biens (commerçants) constitue le vecteur majeur (mais non unique) du processus de déculturation alors que d'autres (par exemple, D. Delâge, *Le pays renversé...*) considèrent que le vecteur majeur relève plutôt du changement de mentalité, induit particulièrement par l'œuvre missionnaire.

Au terme de l'examen des premières relations entre Amérindiens et Européens, le constat plutôt défaitiste de l'auteure (p. 295-296) pourrait fort bien résulter du recours au «paradigme» de l'approche culturelle développée par l'anthropologie, car son ouvrage le plus récent sur l'histoire amérindienne conclut sur une note nettement plus positive (*Canada's First Nations...*, 419).

Bref, en 1984, la version anglaise figurait certes parmi les ouvrages les plus avant-gardistes sur les relations Amérindiens/Européens. Neuf ans plus tard, cependant, sa traduction contribue-t-elle à rendre compte des relations actuelles entre autochtones et non-autochtones? Quant à nous, cette traduction tardive témoigne de la vision éclairée d'une auteure qui préfigure

souvent les thèses développées ultérieurement, mais qui laisse largement échapper le cheminement intellectuel qu'elle a idéniablement accompli au cours de la décennie écoulée depuis la publication de la première version.

*Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi*

JEAN-FRANÇOIS MOREAU